

Margot Pietri

(2015)

À partir de l'écriture d'un texte ou d'une histoire racontée, les nappes de langages se déplient, les éléments de récit se spatialisent. Les espaces s'esquissent entre sculpture et projection, devenant les lieux d'un montage en temps réel. Le vocabulaire cinématographique devient la structure d'un travail construit par épisodes. Tout est off, la projection est à la fois physique et mémorielle.

De l'anecdote au gossip, références cinématographiques ou littéraires, l'histoire devient parole rapportée, sans hiérarchie entre spéculation et vérité. Chaque élément est un relais transmission/retransmission qui s'autonomise et propose différentes lectures. Animées par des questions de doublures, les versions diffèrent, les épisodes se succèdent.

L'action se suspend le temps d'une lecture ou d'une projection. Du mythe à la croyance orchestrée, les objets sont des indices – médiateurs d'une histoire – véhicules ou images résiduelles. Les légendes contemporaines succèdent à la construction des mythes.

Autonomie d'une diversion (installation 2014)



Autonomie d'une diversion, vue de l'installation / <https://vimeo.com/108991165>

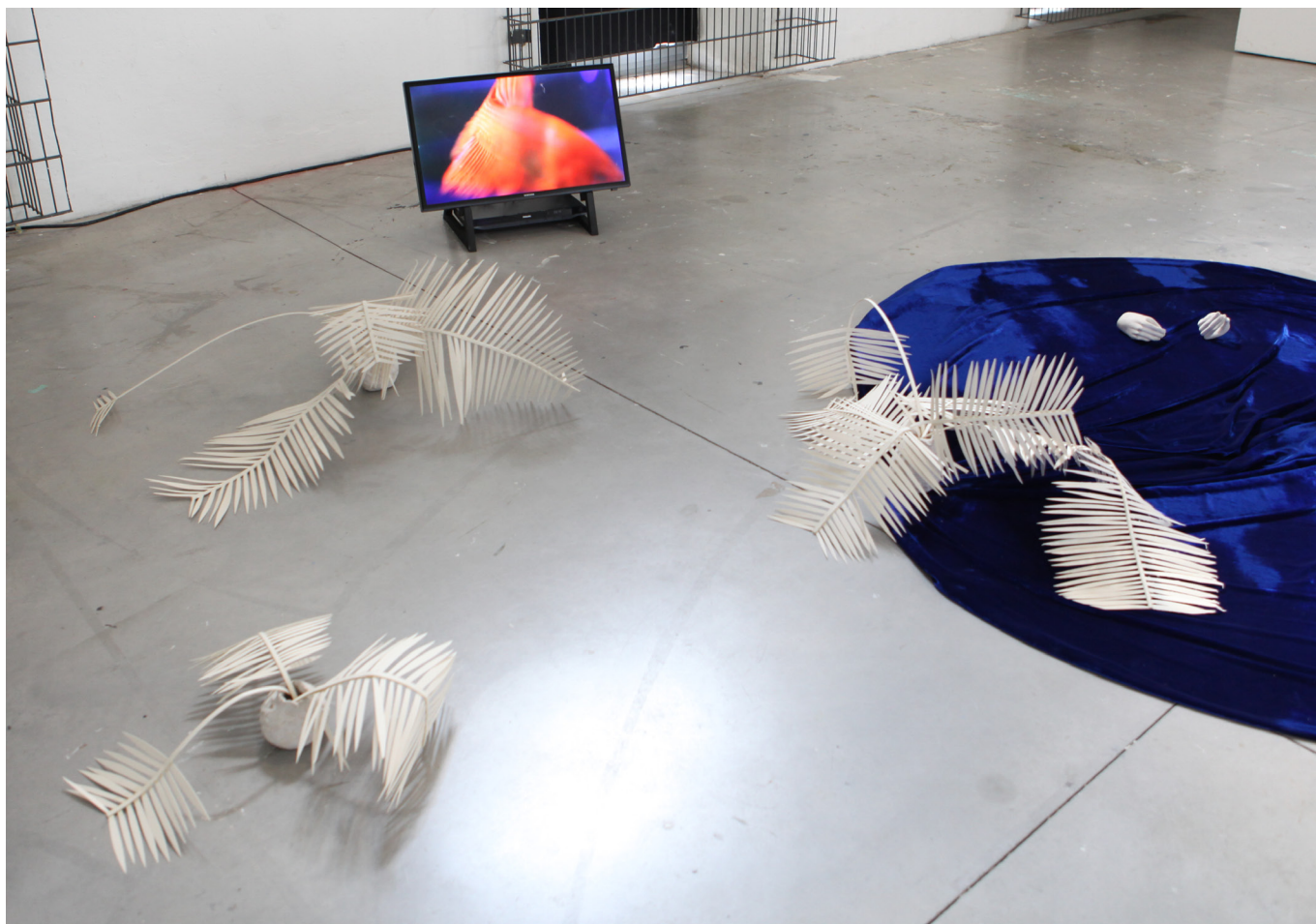
Des sculptures - éléments de décor, un texte se reflète dans la vitre sans tain d'un prompteur, les ondulations d'un poisson, des mouvements de corps, une voix-off. Les éléments exposent leurs potentiels narratifs.

Du faux-semblant à la doublure, l'ensemble spéculé autour d'une action mystérieuse, une danse.

Tout commence d'un intérêt pour Mata Hari. Margaretha Mac Leold construit sa propre doublure. À travers des danses ritualisées, elle raconte l'histoire d'une vie qu'elle modifie au gré de ses rencontres. Sa danse est une diversion.

Cette figure dansée est aussi un motif cinématographique; des premières images/ mouvements de Loïe Fuller aux films *Mr Verdoux*, *Rear Window* ou *BodyDouble*, la danse est à chaque fois un élément de diversion, une ellipse visuelle.

Autonomie d'une diversion se propose comme une expérience elliptique, où chaque élément propose la construction possible d'une histoire fragmentaire.



Masque et feuillages en eau peu profonde, velours bleu, terre sèche, feuilles de carton bois



Fantaisie contrôlée/prompteur, métal, peinture noire, ipad, miroir sans tain, texte

les nageoires se déploient dans
un tourbillon d'éclats verts

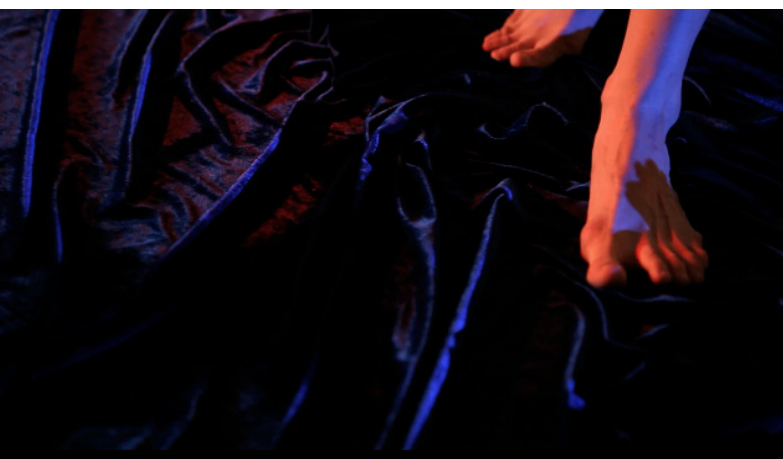
le combat s'interrompt

dans un mouvement coloré –
Margaretha se voile en Mata Hari –
une jeune Javanaise qui a appris
les danses sacrées de l'Orient aux tons
du crépuscule

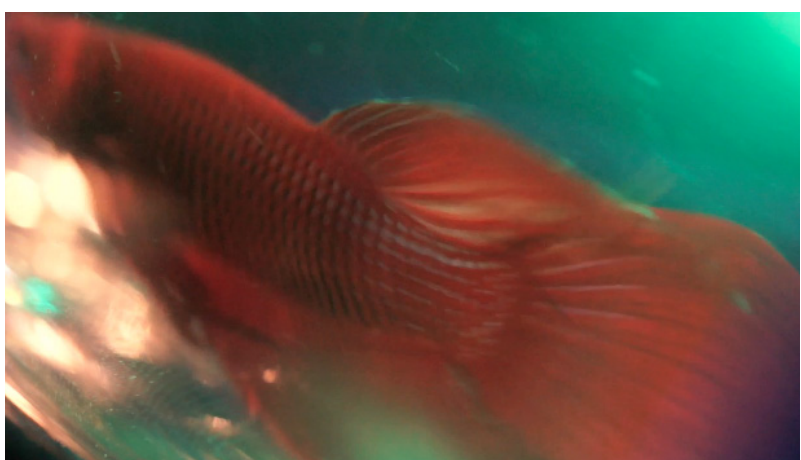
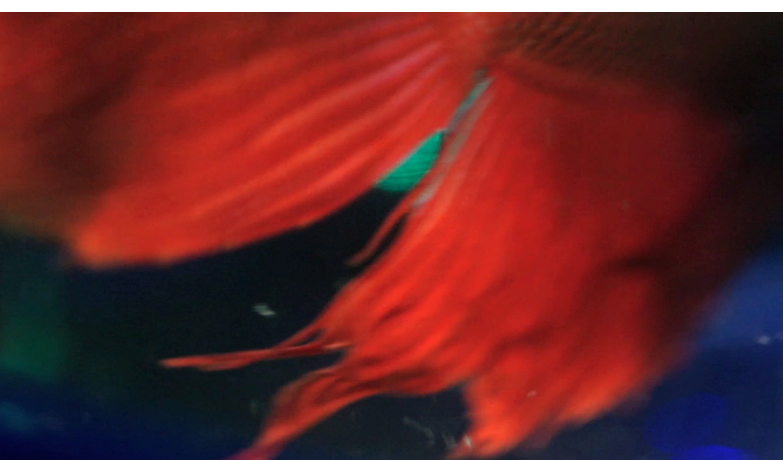
immortalisés au musée Guimet sous
les flashes des journalistes
5 mouvements faussement orientaux
deviennent les images d'une fantaisie
contrôlée

elle change de rôle
décale l'histoire jusqu'à l'écriture
d'un mythe

Fantaisie contrôlée, extraits



Spéculation dansée d'un exotisme fatal, vidéo 16/9, 3'50, boucle, écran plat. Réalisation: Mathilde Supe
<https://vimeo.com/108843972>



En attendant le combat, vidéo 16/9, 2'53, boucle, écran plat. Réalisation: Mathilde Supe
<https://vimeo.com/108852420>

Holly

 (installation 2014)

Double n°1, lecture-performance de Lou-Maria LeBrusq

Holly est le titre d'une installation qui esquisse sa tautologie entre différents éléments dont les rôles sont interchangeables.

Une triangulation s'établit entre une sculpture couchée au sol, sa projection vidéo et une actrice dont le rôle est celui d'une doublure. D'un plan fixe l'image se brouille et réapparaît tournant sur elle-même d'un fondu au blanc.

Entre intérieur-extérieur, *low* et *high* culture, anecdotes et Histoire, la chronologie est légèrement modifiée, l'anachronisme tend à être une forme.

L'écran rejoue le terrain glissant, dont le reflet au sol permet de créer un espace commun entre les trois éléments.

Holly se rejoue à chaque fois avec des actrices différentes, des doublures.



Holly, sculpture, bois peint, verre

Holly does Holly, projection en terrain glissant, vidéo 16/9 en boucle 4'48

Le lit est rond, texte



Double n°2, lecture-performance de Laura Sellies

Le lit est rond,

En 1960, la pente inclinée à 45 degrés d'une colline d'Hollywood Hills est le terrain d'une non entente à l'architecture. L'inclinaison doublée d'une activité sismique empêche de penser l'horizontalité.

On s'imprègne de l'idée que l'architecture est un tout, un passage entre le dedans et le dehors. L'idée est de créer des architectures qui évoluent et vivent avec leurs habitants.

La lumière et l'air deviennent des modélisateurs d'espaces et de temps, lorsque la maquette en carton définit la spatialité d'un projet.

En 1962, Hugh Hefner, l'inventeur de Playboy pose à côté d'une maquette d'architecture moderne.

Playboy devient une plateforme de diffusion d'architectures et de design comme biens de consommation au centre d'une nouvelle culture américaine.

La guerre froide est le contexte d'une nouvelle diffusion des images, lorsque les adjectifs climatiques induisent une théorisation des médias.

Dans l'intérieur filmé, le lit est rond.

En 1960, John Lautner dessine les plans d'une maison octogonale perchée sur un piloti de béton, à l'intention d'un ingénieur aérospatial qui vient d'obtenir un terrain impraticable.

Il se met à penser la verticalité. D'un aller-retour entre intérieur et extérieur. La résidence offre un environnement introspectif, sous un toit qui prend des allures de carapace.

En 1976, le décor intérieur de 200m² conçu en un seul étage devient le lieu du drame.

La pente glisse jusqu'à sa première lumière.

Ainsi, en 1984 elle accepte son premier rôle au centre d'une production américaine.

Body double, où elle participe à la diplopie incessante de l'image. Dans une forme de maladie oculaire elle entraîne sa perception simultanée. On la capte à deux reprises. Toujours en contre plongée, on l'observe d'en bas. D'une vue externe, on se retrouve au centre d'une économie moderne de l'architecture.

Le lit est rond, aux proportions de la maison.

En 1997, Benedikt Taschen achète 1 million de dollars, une résidence hyper photogénique. Perchée sur sa colline, sa construction brut de bois et de métal, rappelle la silhouette d'un château d'eau.

Les images de Mohammed Ali, de filles à poil ou de Léonard de Vinci inventent l'édition XXL d'un livre d'Art aux reproductions excellentes pensées dans une économie du grand public. L'art consommé du catalogue, dans une rotation à 360 degrés propose un reconditionnement de l'histoire de l'Art.

A 30 ans Benedikt Taschen devient le King d'une histoire du Low.

Kind of half-night (2014)



Kind of half-night est une sculpture dont la structure reprend la forme schématique d'un rail de travelling sur lequel est posé la maquette fragile d'un prompteur.



Kind of half-night, acier, bois, carton-bois

Variations en sol (série 2014)



Variations en sol, vue de la série

Un quart de pyramide et sa pente inclinée s'expose comme un instrument dont le texte **Sunrise to sunset** est le chef d'orchestre de cette narration induite par la lumière. La sculpture emprunte les matériaux utilisés pour la réalisation d'un instrument à cordes.

Dans une dualité devenue complémentaire le bois de sycomore et le plâtre s'acclimatent l'un à l'autre pour former une seule forme, l'un fait écran lorsque l'autre résonne.

Les géométries silencieuses s'exposent entre fragments d'architecture et maquette sur lesquels la voix-off se projette.



Série raisonnée d'une géométrie contrariée, 7 plaques de bois 46x30cm, huile de lin, tassot



Sunrise to sunset,

Au Nord, Nord-Est un écho déforme
l'applaudissement.

C'est celui du Solstice.
Un bruit sourd, qui se produit dans
la chorégraphie d'un battement d'aile.

La surface est légèrement modifiée.
Toujours au même rythme, d'une
variation à l'autre, la lumière intensifie
l'espace, laissant l'architecture
s'acclimater au changement de décor.

La musique se laisse entendre comme
un fond commun.
Elle ondule en un souffle
qui diffuse sa propre énergie.

Au Mexique, Chichen Itza, a été fondée
à la fin de la période classique entre
le neuvième et le dixième siècle.
Les monuments s'agencent dans
une unité d'espace et de temps,
s'adaptant aux calendriers dans
un langage structuré par la géométrie
des formes.
Dans une forme immuable elles
s'affirment à l'intersection de deux puits
d'eau, rendant sacrée l'aridité du lieu.

Le soleil vient d'atteindre son extrême
méridional.

C'est une réunion de formes dealant
avec les rayons du soleil qui se
modifient aux fils des saisons.

La projection diffuse ses changements.
Une fois par an le souvenir d'un serpent
descend les marches d'un temple Maya.

Dans un léger basculement optique,
le soleil s'efface en masse noire.
L'image s'arrête, le pelage de l'oiseau
dégrade le décor en fond coloré.
Le son produit est similaire aux
battements d'ailes du Quetzal.
Figure emblématique il survole encore
la terre vallonnée.

Les changements noir et blanc
ondulent entre les roches de structures
différentes, produisant l'ascension
plane d'une architecture postmoderne.

Dans une longue et lente capture
la carte postale propose un mouvement.

Un jour de l'été 64, Andy Warhol
se trouve dans un bureau de la tour
Time Life. Derrière l'écran de verre,
le souvenir d'une discussion fictive
entre lui et le poète Gerard Malanga
s'enclenche au son d'une pellicule
super 8.
Les faisceaux lumineux viennent
éblouir l'image, qui au croisement
de la 33e et 34e rue érige le souvenir
d'une prouesse technologique.



Un quart de pyramide et sa pente inclinée, plâtre, bois de sycomore ondé, h 54cm

we don't have the sun anymore (2014)



we don't have the sun anymore, vidéo projection 6', reflet sur le sol

Dans une salle noire, la projection du sous-titre **we don't have the sun anymore** semble être celle d'une image fixe. Les nuances colorées des lettres se dégradent dans des tonalités lumineuses qui évoquent les variations lumineuses du lever au coucher du soleil.

Ce sous-titre tiré d'une parole que prononce l'acteur principal dans les premières minutes du film *Body Double* de Brian de Palma, est extrait de son contexte et dénué de ponctuation. La phrase flotte continuellement dans l'espace entre deux temps créant un sentiment d'étrangeté.

Le reflet au sol propose la possibilité d'un nouveau soleil.

Silence plateau (2012)



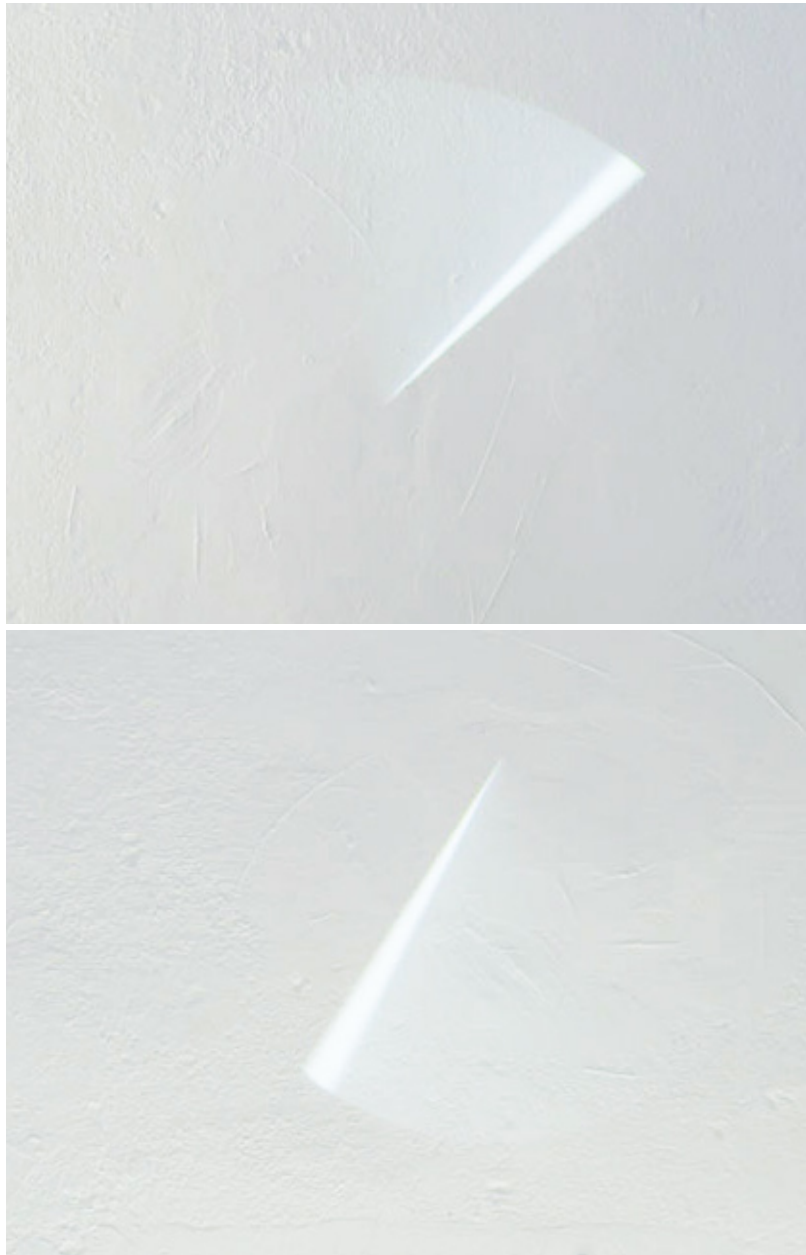
Silence plateau, film super 8 diffusé en boucle, 3 ‘

L'image d'un plateau de tournage filmé en super 8 est projeté en boucle.

Le son produit par le projecteur produit la bande sonore de cette image suspendue, dont le passage répété de la pellicule provoque l'effacement.



2001'20 (2014)



2001'20, vidéo projection, 20's



Posters, éditon (10), impression laser noir et blanc sur papier, 100 pages. Mise en page: Diane Malatesta

Dans une idée de *Postproduction*, on traverse une histoire de l'art remasterisée au gré d'allers/retours, utilisant le procédé du collage et de l'ellipse, où l'anachronisme est une forme qui pense l'histoire des images.

Sous le titre **Posters (dans une géographie dépliable)** l'autofiction se mêle aux discours théoriques, aux réflexions, aux projections, à un poème de Marilyn Monroe et aux diverses citations, que le motif de la boucle et de la répétition vient structurer.

Une réflexion sur les rapports entre image et parole se met en place au travers d'une structure empruntée au vocabulaire cinématographique.

Posters est une édition, un outil de travail et une bande-annonce à l'écriture de projets tels que *Holly*, *Variations en sol*.

Générique de personnages structure

/

David ANTIN, personnage discursif
John ASHBERRY, même si parfois il a trop bu
John BALDESSARI, poète de l'image
JG BALLARD, s'il ne décide pas d'un nouveau *Crash*
De Beaux objets
B.E.E
Larry BELL ou LB
Guy de COINTET ou GdC
Noam CHOMSKY, entre deux démocraties
Un Dessin
Marlène DIETRICH, brève intervention
Sam DURANT
La *Factory*
Christophe FIAT, sans *Héroïnes*
Les FUGS et Ed SANDERS, le temps d'un concert
Kenneth GOLDSMITH, peut-être lors d'un discours officiel
Clement GREENBERG, critique de l'École de NYC
La Vierge de Guadalupe, une image mexicaine
Pat HACKETT, en écrivain
David HOCKNEY ou DH, admirateur du *Sunset*
Je (personnage d'autofiction)
Mike KELLEY ou MK
Une multitude de Lettres, qui sont déjà des images

M

Gerard MALANGA, poète/assistant
Martin MANTRA, personnage emprunté
Allen MIDGETTE, travesti
Marylin sans le MONROE
Marshall MC LUHAN, au cœur d'un réchauffement climatique
Mnémosyne, une muse épique
Le *Monolithe d'Arthur C. CLARKE*
Barnett NEWMAN, artiste penseur
Frank O'HARA, à la pause déjeuner
Petra, personnage emprunté d'*Un Truc soi-disant super auquel on ne me reprendra pas*
S1 et S2, structure de dialogue
Un Scénariste (ou plusieurs)
Les superstars ou *hyperstars*
Larry RIVERS, personnage discursif
Jimmy ROBERT, en performer de l'image
Alexandre SINGH, à l'aube d'une nouvelle *Dynasty*
James TURRELL, créant des ouvertures dans la vision
T-T (Twin Towers)
La Voix Off
Andrei VOZNESENSKY, le temps d'une lecture
Aby WARBURG ou AW
Andy WARHOL, à l'ère du *Popisme*
Andy WARHOL, lorsqu'il fait des interviews
On citera également, Amélie DESCHAMPS, Régis DEBRAY,
JLG, Liam GILLICK, John GIORNO,
Jean François LYOTARD, Chris MARKER, Sandra MOUSSEMPÈS
Raphaël RIVERA, Charles OLSON, Les artistes de *Pictures*,
Christophe PRIEST, Raymond ROUSSEL,
Ferdinand de SAUSSURE

Séquence 0

SUPPRESSED MEMORIES

/
(1 plan)

Il n'a jamais été question de chercher une fin. Un scénario sans the end. On serait obligé de le boucler mais ce n'est pas tant la matérialité de la boucle qui m'intéresse, mais peut-être sa simple suggestion. Et s'il n'y a pas de point final que se passe-t-il ?

S vient de m'appeler. On est au milieu du mois de septembre. Lyon est déjà gris.

Elle me propose d'aller voir une performance d'Amélie Deschamps. À ce moment-là je n'avais pour indice que le titre de la performance, *Suppressed memories*. Je suppose une suppression de la mémoire, peut-être de plusieurs mémoires. Une expérience collective, une mémoire collective que l'on décide de supprimer. Le nœud qui lie les histoires, les anecdotes, les images, la mémoire comme lieu relationnel. Je suis très intriguée, l'expérience est excitante.

Nous n'avons pu y assister, mais depuis j'y pense régulièrement. J'envisage plusieurs scénarios. J'aime assez l'idée d'être intriguée par quelque chose, de ne pouvoir y assister laissant le titre devenir le vecteur de multiples histoires qui se forment pour provoquer de multiples images.

Cela semblait être une expérience assez intimiste, peu de gens pouvant y assister.

Ce scénario s'est post produit d'une certaine manière comme le palais de la mémoire, d'un plan à l'autre, refermant à chaque fois une expérience entre l'image et le discours, où la mémoire qui d'abord pensée comme une image, la lettre M était un vecteur, mais aussi un nœud ayant pour but de parcourir le scénario passant du cadre à l'hors cadre – sans contexte – sans réelle accroche – une sorte d'image véhicule. La suppression de mémoire me paraît être ainsi une fin possible puisqu'elle ne suggère pas à une finalité à proprement parler mais le (re)commencement. On commence par un écran gris, le mélange entre le fond blanc et le fond noir. Entre un début et une fin, mais peut-être que le début était déjà le centre. Un pliage c'est un motif pour créer un centre et qui lorsqu'il se déplie laisse apercevoir le reste, l'hors cadre.

Si aujourd'hui j'ai le sentiment de pouvoir terminer cette forme, c'est peut-être parce que j'ai conscience de pouvoir la (re)commencer, elle est un plan me permettant dans un dépliage constant de penser

Nothing must come between me and my part
my feeling concentration

Looking for Marilyn (édition 2013)



Looking for Marilyn, éditon (3), impression laser noir et blanc sur papier A4, 30 pages

Un souffle de soulagement qui n'est pas
celui de Sandy.

Dans sa lancée, elle va toujours plus vite que les flashes
des photographes qui n'arrivent pas à la capturer.

Parfois on entend encore l'écho de son souffle signifiant
un récent passage.

On tentait désespérément de la localiser, lorsqu' elle est
aperçue à Chicago.

Sous le
vent
la
robe
de

La grosse Marilyn,
immobile sur son socle de pierre,
se retrouva en première page de *Google image*.

La pluie balayante.

La folie furieuse de Sandy se transforme en bourrasques
de vent.

Les habitants se précipitent.

Le tissu blanc volant.

Les jambes immenses perchées sur ses échasses rouges.

La grosse Marilyn sur son piédestal.

Margot Pietri
9 rue Sédaine C/O Kodama
75011 Paris
margot.pietri@gmail.com
0786174583
née en 1990 à Drancy (93), France
<https://vimeo.com/margotpietri>

Formation

2014 DNSEP avec Mention, ENSBA Lyon
2012 Université de Concordia, département Fine Art
DNAP, Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon
2009 Les Arcades, Issy-les-Moulineaux

Résidence

2015 Le Bel Ordinaire, Pau

Expositions collectives / performances

2014 *Prix de Paris* (exposition), Les Subsistances, Lyon
The night of the tumblr on fire, All that falls, sous le commissariat de Marie de Brugerolle et Gérard Wajcman, Palais de Tokyo, Paris, France
Ne travaillez jamais, Le printemps des Laboratoires d'Aubervilliers, Aubervilliers, France
2013 *Global Club#1*, OBORO art center, Montréal, Québec
MFA Concordia Gallery, Montréal, Québec
2011 *Dessins dehors*, Lyon

Interventions

2014 Colloque *Poésie expérimentale*, intervention avec Jérôme Mauche et Laura Sellies, Sorbonne Paris 3

Participations

2014 Dans le cadre de *Post performance future*, (groupe de recherche organisé par Marie de Brugerolle); participation aux workshops avec Jennifer Lacey, Jimmy Robert et Dora Garcia, Lyon
Station d'art poétique, Jérôme Mauche, Patrick Beurard Valdoye, Lyon/ Head Genève
2013 Workshop écriture, Tanguy Viel et Patricia Brignone, Résidence Moly Sabata, Sablons
Participation à une performance d'Italo Zuffi, Les Subsistances, Lyon

Publications

2015 Revue OUSTE, *création et exagération*
2014 *Ne travaillez jamais*, La tribune des Laboratoires d'Aubervilliers